UNE MERVEILLE du machinisme intellectuel

La cagoule a aussi son rôle dans les concours des hôpitaux de Paris

Par MAURICE NOEL

II

Dans l'amphithéâtre de la rue des Saints-Pères, où j'assiste, comme je le contais hier, aux épreuves orales du concours de l'internat des hôpitaux, l'appariteur a ouvert toute grande la porte qui donne sur la salle-frigidaire, où sont tenus, dans l'attente du festin, MM. les candidats.

La porte est béante et Mlle Rosental, septième candidat attendu, passionnément attendu, n'apparaît toujours pas...

Emoi de l'assistance, palpitante comme la foule au cirque devant les prémices d'un knock-out. L'appariteur part à la recherche du gibier récalcitrant, revient bredouille et murmure au jury :

— *A filé...*

Alors, un rire voluptueux et collectif s'empare des gradins. Il fallait comprendre que Mlle Rosental avait renoncé à se mesurer avec la question de la hernie ombilicale de l'adulte et qu'un aimable désir l'avait poussée à la flânerie sur le boulevard Saint-Germain.

Les membres du jury ressemblent soudain aux élèves d'une étude surveillée de collège quand le pion s'absente une minute. Le professeur Cunéo, le chirurgien jubilant, tire une cigarette — du geste qu'avait Briand (cette main rampante à la lisière de la poche) ; le docteur Oberlin, de ses beaux yeux, des yeux « colombe poignardée » dans un visage brûlé de Wahabite, revient volontiers au monde extérieur, et le professeur Weill-Hallé laisse glisser sa haute tenue de lord britannique à un délassement de week-end, sans toutefois prendre un intérêt trop ouvert aux goûts et dégoûts privés de Mlle Rosental.

L'aiguille aux 600 secondes tourne dans le silence : une oasis...

Le pensum de 70.000 lignes

J'étais repu du spectacle de l'héroïsme. On ne m'enlèvera pas de l'idée que les candidats à l'internat des hôpitaux sont des héros.

(*Suite page* 5, *colonnes* 3 *et* 4)

UNE MERVEILLE du machinisme intellectuel

(SUITE DE LA PREMIERE PAGE)

Ces jeunes gens, de vingt-quatre ou vingt-cinq ans, chaque soir, pendant des mois et des mois, se prennent farouchement les tempes entre deux poings, et emmagasinent sans répit, non pas des connaissances à proprement parler, mais des questions de cours. Près de quatre cents questions, me dit-on, sont nécessaires. Comme il m'est apparu à l'examen de spécimens qu'aucune question n'a moins de cent quatre-vingts lignes, on peut calculer à l'américaine : le bon candidat arrive devant son jury avec une tête où sont massées 70.000 lignes « pied droit en avant », prêtes à partir, comme du piano mécanique, les myriades de notes musicales.

Assurément, tout examen est épreuve de mémoire, de l'agrégation d'Histoire au concours d'entrée au Conseil d'Etat. En regard, le concours de l'internat brille pourtant par un raffinement : la mémoire est portée à un automatisme incomparable. La rigueur des 600 secondes — et il y a tant à dire sur la hernie ombilicale, sur l'embolie pulmonaire ! — ne donne pas le temps, sur le terrain de la bataille, de rassembler les richesses éparses du sujet : il faut partir à la première pression du bouton de sonnette, au déclic instantané, il faut s'accrocher au rythme de l'aiguille... Le candidat s'est acharné pour bien ranger dans son lobe cérébral 70.000 lignes ; il lui faut s'acharner à les faire sortir en bon ordre dans un minimum de temps, à cultiver la vitesse et l'élocution.

Je doute qu'il existe ailleurs un aussi prodigieux spectacle de machinisme intellectuel.

Les libres enfants des dieux

Très surement doit-il comporter d'énormes bénéfices qui échappent à notre vue.

L'on n'oserait pas évoquer un compositeur de musique qui serait obligé de se qualifier pour l'inscription au programme d'un grand concert par une épreuve de saut en longueur. Le profane n'ignore pas que la médecine est, en quelque mesure, une science expérimentale et qu'il y faut une base d'érudition. On lui a dit aussi qu'elle est un art et nous le sentons bien, nous autres malades, dès que nous sommes sous le regard du praticien ou qu'il colle son oreille à nos pectoraux. Nous flairons la différence entre le médecin homme de l'art et le médecin idéologue ; les gestes, quelque *aura* mystérieux font pressentir l'existence ou l'absence de ce dialogue sans voix qui unit un moment l'esprit du bon praticien et le corps souffrant. L'un déchiffre des signes comme sur une épure et l'autre laisse deviner la création d'une vérité observée et induite.

Au pauvre Meyer qui se lamente (« Ah ! si penser n'était pas si difficile ! »), Gœthe répond doucement : « Le malheur, c'est que penser pour penser ne sert à rien du tout ; il faut avoir reçu de la nature le sens de ce qui est juste, en sorte que les bonnes occasions se présentent toujours à nous comme de libres enfants des dieux et nous crient : nous sommes là ! »

« Le sens de ce qui est juste », dans l'affaire, doit sans doute s'appeler le don médical. N'est-il pas curieux que l'appréciation de ce don n'entre absolument pour rien — ni par une épreuve pratique, ni par des notes des maîtres près de qui, pendant trois ou quatre ans, le candidat s'est instruit au chevet même des malades — dans l'opération de sélection d'une élite médicale ?

Je pensais aux plaisirs que prenait dans sa fuite Mlle Rosental, et je me demandais, sans trop de conviction, si, en femme très fine, elle n'avait pas filé par amour pour « les libres enfants des dieux... »

Sous le règne de la cagoule

Quand nous fûmes rendus à la nuit du boulevard Saint-Germain, le garçon que je faisais juge de mon trouble eut un rire tout à fait supérieur :

— Si notre concours vous épate, que diriez-vous alors de celui du medicat ou du chirurgicat des hôpitaux !

C'est le concours supreme : on y recrute les jeunes maîtres. Il est conçu comme une scene de Labiche.

La fureur d'une sorte de jacobinisme égalitaire semble s'être emparée de cette épreuve. Comment faire, si l'on veut que regnent une parfaite égalité des chances et l'incorruptibilité du juge. Rien de plus simple ; il faut que le juge ne sache jamais à qui il a affaire. Tel candidat peut être l'auteur de travaux importants, de découvertes, il peut ruisseler de génie : l'anonymat annule la valeur générale en faveur de la valeur d'un moment et des coups du hasard.

La machine a été montée ainsi : lorsque les maîtres reconnus de la médecine choisissent un médecin ou un chirurgien des hôpitaux, on leur bande les yeux — cela dit au figuré, mais voyez l'exactitude : à aucun moment, les membres du jury n'ont le droit d'avoir devant eux la voix, le visage, l'écriture même du candidat.

Un jeu de colin-maillard jusque dans les épreuves pratiques. Le jury n'assiste pas à l'examen du malade auquel procède le candidat pour établir son diagnostic : le jury est prisonnier dans une salle retirée... Lorsque le candidat a couché par écrit les conclusions de son examen, un fonctionnaire vient donner lecture de son papier aux juges...

Sainte justice ! On pense à des robots en action devant un aréopage coiffé de la cagoule.

N'est-ce pas une curiosité du temps que les épreuves d'un art aussi humain que la médecine aient été menées à un tel degré de dépersonnalisation ?

Maurice Noël.